

Mon ennemi intime et intérieur

The Manchurian Candidate (v.f. : *Un crime dans la tête*)

The Manchurian Candidate (v.f. : *Le candidat mandchou*)

André Lavoie

Volume 22, Number 4, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26494ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, A. (2004). Review of [Mon ennemi intime et intérieur / *The Manchurian Candidate* (v.f. : *Un crime dans la tête*) / *The Manchurian Candidate* (v.f. : *Le candidat mandchou*)]. *Ciné-Bulles*, 22(4), 34–35.

Mon ennemi intime et intérieur

PAR
ANDRÉ LAVOIE

Il n'y a pas seulement quatre décennies qui séparent le film de John Frankenheimer¹, **The Manchurian Candidate** (1962), du remake signé Jonathan Demme; de la guerre au Vietnam aux attentats terroristes du 11 septembre 2001, beaucoup de tragédies ont façonné les États-Unis pour en faire le paradis de la paranoïa. Cela explique sans doute pourquoi on recense tant d'Américains à avoir été kidnappés par des extraterrestres...

The Manchurian Candidate s'est peu à peu hissé dans le peloton des grands films politiques, en partie grâce à des incidents qui, tout en freinant sa diffusion, ont forgé son statut d'œuvre prémonitoire. Qui aurait pu imaginer que cette intrigue tarabiscotée sur l'emprise du communisme, la bêtise du maccarthysme, et celle du pouvoir politique, allait devenir une métaphore d'un pays remettant sa destinée aux mains de charlatans et de dirigeants corrompus?

Comble d'ironie, l'histoire abracadabrante de Raymond Shaw (Laurence Harvey), héros de la Guerre de Corée, fils d'une sénatrice ambitieuse, et dont le cerveau a été lessivé pour tuer le président des États-Unis, figurait parmi les films préférés de...

John F. Kennedy. Et si on peut disserter aujourd'hui sur **The Manchurian Candidate**, c'est en partie grâce au président démocrate car United Artists hésitait à produire pareil brûlot. Frank Sinatra, une des vedettes du film, usa de ses relations avec le locataire de la Maison-Blanche... Ce coup de pouce n'allait pourtant pas signifier la fin des embûches. Distribué deux jours avant le début de la crise des missiles de Cuba en août 1962, le film avait beau coller à l'actualité, les bulletins télévisés semblaient plus passionnants que les tentatives du Major Ben Marco (Sinatra) à démanteler le complot qui ferait des États-Unis... un nouveau Cuba.

Une autre source de malaise allait marquer le sort du film : l'assassinat de Kennedy à Dallas en 1963 par Lee Harvey Oswald. Plusieurs ont vu en Oswald un disciple de Shaw, lui aussi un peu fêlé,

tapi dans l'ombre, prêt à tuer le président à tout prix. Ces parallèles s'avèrent si troublants, et tout particulièrement à Sinatra, que par respect pour l'illustre défunt, le film fut frappé d'interdit dès 1964 et ce jusqu'en 1988. Pourtant, cette initiative du célèbre crooner cachait d'autres motifs : considérant qu'United Artists ne lui avait pas versé sa juste part des profits, sa fortune lui a permis d'acquiescer les droits pour en bloquer toute diffusion.

Ceux qui ont vu **The Manchurian Candidate** à sa sortie, ou lors de sa sortie du placard, se souviennent de la scène la plus baroque du film, d'une durée volontairement provocante; rarement séance de *brainwashing* ne fut aussi délirante que celle où Marco et ses compagnons d'armes voient leur mémoire bousillée, forcés de considérer Shaw comme un héros qui leur a sauvé la vie alors que



Denzel Washington dans
The Manchurian Candidate

1. Issu de la télévision comme d'autres cinéastes de sa génération, tels Arthur Penn et Sidney Lumet, John Frankenheimer a connu sa période glorieuse dans les années 1960. Parmi les réussites de cette époque, on note également un autre thriller politique, **Seven Days in May** (1964), ainsi qu'un film de science-fiction, **Seconds** (1966). La liste de ses échecs semble innombrable : **French Connection II** (1975), **Prophecy** (1979), **The Island of Dr. Moreau** (1996) ou **Reindeer Games** (2000). Il s'est éteint le 6 juillet 2002 à l'âge de 72 ans.

cet exploit n'est qu'un faux souvenir. Tour à tour devant un parterre de vieilles dames prenant le thé au jardin et de méchants communistes aux yeux bridés, cette déroutante torture mentale et physique atteint des sommets surréalistes.

Plusieurs se demandaient comment, en 2004, Jonathan Demme replongerait Ben Marco et Raymond Shaw dans ce délire psychédélique. Sans doute pour éviter de souffrir des comparaisons, sa relecture s'appuie davantage sur les poncifs du thriller que sur une représentation onirique de la peur du communisme. En fait, il remplace les obsessions propres à la guerre froide à celles, plus contemporaines, de l'érosion du pouvoir politique face au secteur privé, une menace bien réelle suite aux scandales autour des compagnies Enron et autres Halliburton.

Le monstre à terrasser se nomme Manchurian Global, une multinationale d'une puissance insoupçonnée. Ses dirigeants n'ont qu'une ambition : faire de Raymond Shaw (Liev Schreiber, intense et sombre) « the first privately owned and operated vice-president of the United States ». Et une fois de plus, la mère de Raymond, Eleonor Prentiss Shaw (Meryl Streep reprend le rôle défendu jadis avec une superbe perfidie par Angela Lansbury) est prête à sacrifier son fils pour satisfaire des ambitions personnelles inabouties, véritable Lady Macbeth portant collier de perles et affichant un sourire de carnassier devant ses victimes.

Les cauchemars assaillent toujours Ben Marco, mais cette fois, ils se jettent avec plus d'intensité sur l'acteur Denzel Washington, faisant ainsi du personnage, vétéran de la Guerre du Golfe, le pilier de l'intrigue alors que le film précédent s'intéressait davantage aux névroses de Shaw, le personnage de Sinatra étant plus en retrait. Et la nature imperturbable de Washington donne au film de Demme un ton plus solennel, moins « ésotérique ». L'hypnose a cédé la place à la technologie des implants incrustés dans les cerveaux, mais l'aspect scientifique du film n'est pas le plus convaincant tant la quincaillerie apparaît désuète et kitsch.

Et c'est justement ce qui rend **The Manchurian Candidate** à la fois si vieillot et si actuel. Son caractère dépassé semble inscrit dans la source de son inspiration première puisque entre les deux œuvres, le cinéma et la télévision ont cultivé les peurs d'un public assoiffé de représentations des jeux de coulisses du monde politique, militaire et scientifique américains. Mais là où Frankenheimer propose au spectateur d'avancer à tâtons, refusant de tout expliquer, Jonathan Demme se fait plus limpide, proposant une narration qui réduit les retours en arrière, question de ne pas interrompre la quête de Marco.

L'actualité de ce **Manchurian Candidate** repose sur la description de ces alliances politico-économiques qui empoisonnent la vie démocratique américaine. Le parti tel que décrit dans le film — jamais nommé... — représente l'antichambre des grandes compagnies, le repaire de ceux qui achètent le silence d'une politicienne empoisonnant son fils par ses fantasmes de pouvoir. Et tout comme Frankenheimer, un ancien réalisateur de télévision qui montrait les dérives de l'information télévisée, Demme fait du petit écran un personnage dont le murmure est omniprésent. Sans compter que Marco, qui semble « hypnotisé » par les chaînes d'informations, y trouve matière à révélation (l'annonce de Shaw comme candidat à la vice-présidence) ou à désespoir (la mort du sénateur Jordan, son seul allié à pouvoir mettre à jour la machination de Manchurian Global).

Jonathan Demme nous a terrorisé davantage dans **The Silence of the Lambs**, ce que visiblement il ambitionnait de faire dans **The Manchurian Candidate**. Pourtant, même si le film n'est pas sans qualités, ses failles semblent impossibles à colmater tant c'est sa pertinence qui se doit d'être mise en cause. Résolument prodémocrate, ce remake questionne davantage la difficulté de traiter du politique tout en voulant séduire les foules et expose aussi la frilosité des grands studios à aborder les errances des dirigeants américains. Comme si cet ennemi, intime et intérieur, s'était installé à la fois à Washington et à Hollywood. De quoi rendre jaloux bien des communistes... ■

The Manchurian Candidate
(v. f. : **Un crime dans la tête**)

35 mm / n. et b. / 126 min / 1962 / fict. / États-Unis

Réal. : John Frankenheimer
Scén. : George Axelrod, d'après le roman de Richard Condon
Image : Lionel Lindon
Mus. : David Amram
Mont. : Ferris Webster
Prod. : George Axelrod et John Frankenheimer
Int. : Frank Sinatra, Laurence Harvey, Janet Leigh, Angela Lansbury, Henry Silva, James Gregory



Meryl Streep incarne Eleonor Prentiss Shaw : « véritable Lady Macbeth »

The Manchurian Candidate
(v. f. : **Le Candidat mandchou**)

35 mm / coul. / 140 min / 2004 / fict. / États-Unis

Réal. : Jonathan Demme
Scén. : Daniel Pyne et Dean Georgaris, d'après le scénario de George Axelrod et le roman de Richard Condon
Image : Tak Fujimoto
Mus. : Rachel Portman
Mont. : Carol Littleton et Craig McKay
Prod. : Scott Rudin et Tina Sinatra
Dist. : Paramount Pictures
Int. : Denzel Washington, Liev Schreiber, Meryl Streep, Jon Voight, Kimberly Elise, Vera Farmiga, Jeffrey Wright